

Juste une pause

Gilles Dienst

La lumière au-dessus de son lit est blafarde. Une espèce de veilleuse indigente, le genre où on n'est ni dans le jour ni dans l'obscurité. Ça doit être encore une mesure pour faire des économies, mais il s'en fout des économies. Les volets roulants sont fermés, c'est pas lui qui les a baissés. Il a toujours préféré voir dehors, il ne ferme jamais les volets. Il a mal au bras, là, juste à la pliure du coude. Et puis, il se sent trempé dans le dos. Il a le pyjama collé entre les omoplates et jusqu'en bas des reins. Trop chaud dans cette chambre. Quelqu'un aura monté le chauffage. Il a soif. Ça serait une bonne idée d'aller boire un verre d'eau. Il faut juste aller jusqu'au lavabo de la salle de bains. Elle est toujours tiède, mais il en a pas d'autre. Il bascule sur la hanche pour s'asseoir. La douleur à la pliure du bras le bloque dans son mouvement. Il regarde le pansement collant, et le tube flexible qui en sort et part au-dessus de son lit.

– C'est quoi ce pansement collant ?

Assis au bord du matelas, il arrache ce pansement d'une secousse. Comme disait sa mère, il faut tirer d'un seul coup, sinon on a encore plus mal. Elle lui a appris des trucs comme ça sa mère. Plein de choses utiles. Et puis, un jour, elle s'est jetée sous le métro, mais ça il ne s'en souvient plus. Elle lui avait pas dit qu'à quatre-vingt-cinq ans, la peau parcheminée risque de s'arracher avec le pansement. Elle pouvait pas le savoir, elle a jamais été vieille. Il s'en souvient bien de sa mère. Elle était jolie.

Il pose les pieds par terre, le carrelage est froid, mais il préfère ça à la chaleur de la chambre. Ses jambes tremblent déjà avant même de se lever, mais, en se tenant au montant du lit, ça devrait tenir.

– Qu'est-ce que je fous dans cette chambre ? C'est pas chez moi ici. J'ai jamais eu de lit avec un montant en acier chromé ? On dirait un lit d'hôpital. L'hôpital ? Qu'est-ce que j'y ferais d'abord ? C'est forcément une erreur, j'ai rien à foutre là. Je vais d'abord boire un verre d'eau.

Il lâche la barre du lit et se lève lentement dans cette demi-pénombre. C'est là que son bras le tire en arrière, par le coude, le retient d'un coup sec. Il a oublié l'aiguille plantée dans son bras, reliée au tuyau qui mène à la poche de perfusion. Il n'en faut pas plus pour lui faire lâcher sa prise sur le montant chromé du lit. Il bascule alors, et sa main ne rencontre que le vide. Il sent que quelque chose s'arrache dans son bras. Ses genoux fléchissent et heurtent violemment le sol. Sans pouvoir se retenir, ni mettre les bras en avant, il s'écrase la figure sur le carrelage, en heurtant le pied du lit à roulettes. La douleur se répand vite dans sa mâchoire. Il sent alors un truc chaud qui lui coule lentement sur le bras. Il y met les doigts, c'est collant. Forcément du sang. Il en a rapidement plein la paume de la main. En s'appuyant sur le sol, il sent que ça glisse sur les carreaux blancs. Le souffle est court, rapide. L'air peine à arriver jusqu'aux poumons. Agripper le bord du lit, pousser autant que possible sur ce qui reste de ressources dans les jambes, plaquer son corps contre le matelas, se hisser centimètre par centimètre lui permet de se retrouver, haletant, à moitié couché sur les draps chiffonnés. Il reste comme ça quelques minutes. Son corps ne lui permet pas d'aller plus loin dans l'effort. Il sent que ça coule toujours doucement dans le creux de son avant-bras. Il s'essuie avec le drap qui pend sur le côté du lit. La demi-lumière suffit pour tituber jusqu'à la salle de bains. Assis sur la cuvette des toilettes, il laisse sa vessie se vider, ce qui lui donne encore un répit.

– Bon, il faut juste que je trouve la sortie de ce putain d'endroit. C'est quoi ici ? On dirait un genre d'hôpital en plus petit. Qu'est-ce que je fous là ? S'ils croient que je vais rester enfermé là-dedans, ils se foutent le doigt dans l'œil.

Remontant le pantalon de son pyjama de sa seule main en état de marche, la hanche appuyée au lavabo, il maintient l'équilibre et avance lentement vers la porte. Sa mâchoire est douloureuse. Il y a longtemps, il est tombé de vélo au passage à niveau et s'est cassé les dents sur les rails. Ça il s'en souvient. C'était une douleur comme ça. Il a l'impression que son pied droit saigne aussi ; ça glisse sur les carreaux. La porte de la chambre s'ouvre sur un couloir, désert, simplement éclairé par des veilleuses au plafond. Pas un chat dans ce couloir. Il n'a d'ailleurs jamais vu de chat dans cet endroit.

– Qu'est-ce qu'un chat viendrait foutre là ? Ou alors un chat en fin de vie ?

Instinctivement il part à gauche, le couloir semble plus large et il a toujours été de gauche. De toute façon la sortie doit être aussi bien d'un côté que de l'autre. Ses pieds nus traînent au sol, laissant derrière lui, des marques sanguinolentes qui seront bien visibles quand la lumière sera revenue. Ses jambes sont comme tétanisées, raides, douloureuses. Chaque pas lui arrache un soupir. Pour l'instant le couloir est sombre, calme, vide. Il longe des portes fermées qui lui font penser à des bureaux, ou un hôtel,

ou un hôpital, le genre pour les vieux. Un endroit dont on ne sort que couché sous un drap.

– En tout cas, il faut se tirer d’ici se dit-il en zigzagant d’un mur à l’autre. Non, la porte est de l’autre côté, j’en suis sûr.

Sans savoir exactement pourquoi, guidé par un instinct inconnu, il entame un demi-tour, saccadé. Il appuie ses reins contre cette barre qui court le long des murs. Son souffle est bruyant.

Il aperçoit, au bout, à l’autre extrémité du couloir, une lumière rouge allumée au-dessus d’une porte métallique. Il y a une barre en travers de la porte, il suffit d’appuyer dessus. C’est forcément la sortie. Le pantalon de son pyjama a une tendance persistante à glisser et il doit le rattraper tous les trois pas, sinon il va se retrouver la bite à l’air. Appuyé au mur, il essaie de reprendre le peu de souffle que les poumons veulent bien encore lui octroyer. Il a oublié de boire le verre d’eau qu’il voulait. Sa bouche est sèche, pâteuse, mais il est trop près de la sortie pour revenir en arrière. Il boira à la maison. Ce foutu sang continue à couler doucement, à lui imbiber la manche du pyjama, et à finir dans sa main. Il s’essuie sur le mur blanc. Le pied droit aussi est poisseux et patine sur le carrelage froid.

Arrivé devant la porte, il laisse tomber son corps sur la barre. Le battant métallique s’ouvre d’un coup, l’entraînant en avant. Il s’empêche de basculer en se plaquant l’épaule au montant. L’air froid de la nuit de février le frappe en pleine poitrine, l’arrêtant net. Il sent la brûlure glaciale lui descendre dans les poumons.

Au même moment une sirène s’est mise à hurler dans le couloir, lui faisant fermer les yeux en un curieux réflexe. Le froid lui enserme la poitrine, les jambes. Le premier pas l’emmène sur un palier métallique extérieur. Le sol est fait d’une sorte de grille qui fait mal aux pieds. Le vent soulève la veste de pyjama. L’escalier est là, en acier, froid.

À chaque étage, au bout de chaque couloir, chaque infirmière de garde fait un bond dans son lit en entendant l’alarme. L’homme de permanence au PC sécurité scrute les écrans. Les caméras de surveillance balayent les couloirs. Ils semblent tous déserts. Pas de trace d’intrusion, pas de fumée suspecte. Une à une les infirmières de nuit sortent de leurs chambres, enfilent leur veste en polaire blanche et leurs sabots en caoutchouc.

La rambarde en fer est givrée et resserrer les doigts dessus est douloureux. La main tremble mais la prise est ferme. Les marches en grille sont coupantes sous ses pieds nus. L’acier est si froid qu’il lui fait comme une brûlure sous la plante. Une marche après l’autre, il descend en oubliant la douleur des tendons qu’on étire, celle de l’air coupant qui paralyse les muscles.

À l'intérieur, les infirmières ouvrent toutes les portes pour faire le tour des pensionnaires. Elles entrent, allument la lumière, s'assurent que le patient est là, endormi, et referment en éteignant. L'agent de sécurité de nuit parcourt les couloirs, l'accueil, contrôle la porte principale, les baies vitrées de la réception.

Quand elle ouvre la 32, Nelly l'infirmière du troisième étage, la plus sympa, de l'équipe de nuit, comprend tout de suite que c'est là. Le sol est maculé de traînées rouges, comme du sang étalé, frotté. Il y a des traces de mains pleines de sang, sur le mur. On dirait une scène de crime, racontera-t-elle plus tard.

– C'est ici ! crie-t-elle dans l'escalier. C'est la 32. Il n'est plus là, c'est monsieur Durand. Il faut fouiller partout. Il y a des traces de sang dans tout le couloir.

– Mais la 32, c'est ce vieux monsieur, celui qui n'a qu'un bras. Il n'a pas pu se lever, il ne marchait plus. Je lui ai refait son pansement ce soir et c'est moi qui l'ai couché, affirme sa collègue.

Il ne sent plus l'air qui pourtant lui enserre la poitrine. Il est au-delà du froid, au-delà des sensations. Il rentre chez lui, simplement. Pas question de rester ici, c'est pas sa maison. Et puis ici, il n'y a que des vieux, qui se déplacent tous en fauteuil. Même lui. Chez lui, il se fera un bon café, il prendra une douche chaude et il ira travailler. On doit l'attendre au bureau.

Il descend le dernier étage comme un automate dont la batterie serait en bout de course. Ses pieds avancent seuls, sans se soulever. Il ne sent plus le métal glacé et coupant lui entamer la peau. Chaque marche est une secousse dans ses jambes verrouillées par la volonté. La main est toujours crispée sur la rambarde en fer galvanisé. Toute l'énergie est dans cette main qui le retient. Tout le bâtiment est allumé. La sirène s'est tue. Bloquant, avec le coude de l'autre bras, le pantalon qui glisse, il atteint la dernière marche. C'est de la terre sous ses pieds. Elle est moins froide que l'acier. Il est en bas. Sa respiration se fait encore plus courte. Il n'y a plus de rambarde. Chaque pas est un élanement qui remonte jusque dans la nuque, mais lui, a dépassé ça. Il avance. Il rentre juste chez lui. Il entend les portes claquer derrière lui. Des gens sont dehors avec des torches électriques. Il entend son nom, on l'appelle. Il se demande bien pourquoi puisqu'il est parti. Pas besoin de leur dire. Il a décidé de rentrer chez lui, de retrouver sa femme, sa maison, sa vie. Il est maintenant sur le goudron. Le portail doit être par là. Il y a des voitures garées. Il s'appuie sur les carrosseries froides et humides. Avant il conduisait, mais là, il n'y pense pas. Il marche, comme un défi à l'équilibre, mais il marche. Il avait oublié comme c'est bon d'être debout. Il va rentrer à pied. Il trouvera bien le chemin. La nuit n'est même plus froide. Ses pieds ne lui font plus mal. Il ne sait pas si le sang coule encore dans le pli de son coude. Il est bien. Cette masse noire devant

lui, c'est un bosquet. Il croit le reconnaître. Il y est venu en fauteuil roulant, poussé par il ne sait plus qui. C'est un bon endroit pour se reposer un peu. Faire une pause avant de rentrer. Il faisait ça parfois, en rentrant du travail. Une pause à la brasserie, où il commandait un demi. Tiens, il boirait bien une bière. Il aime l'amertume du houblon, surtout la première gorgée, quand elle descend et qu'on exhale, juste derrière, un aaah de satisfaction. Il y a quelque chose qui dépasse du sol et il bascule en avant plutôt que de s'asseoir. Il a l'impression d'un craquement du côté de son épaule, mais il a oublié la douleur. Elle est derrière lui. Restée dans la chambre, en haut de l'escalier. Des faisceaux lumineux tournent sur le parking, font le tour du bâtiment. Sur le côté, il rampe dans le bosquet. Se glisse sur la terre durcie. Juste une minute, avant de rentrer chez lui. Juste une pause. Il se sent apaisé. La terre sent bon, meilleur que dans sa chambre là-haut. Il aime l'odeur de la terre. Elle est dure, il ne peut pas y enfoncer les doigts, mais il la sent sous sa paume. Les bruits s'estompent, s'éloignent. Ils arrivent, sourds, étouffés, de plus en plus loin. Cela ne le concerne plus. Il se laisse aller en arrière, sur le dos. Sa nuque heurte la terre. Il devient léger. Il ne souffre plus. Il est pris d'une envie de dormir. Il va se reposer un peu, en regardant les étoiles, puis il reprendra sa route, pour rentrer chez lui. Peut-être en route, il s'arrêtera pour boire une bière à la terrasse. Juste pour faire une pause.

Juste une pause.

À mon père.

L'AUTEUR

Gilles Dienst a été, entre autres, successivement, dans le désordre et avec des plaisirs différents, éditeur et galeriste dans le domaine de l'illustration et la bande dessinée, conseiller RH à Enedis, commissaire de différentes expositions, et jeune écrivain débutant.

Il a écrit pour différents catalogues d'exposition.

Plusieurs de ses nouvelles ont été primées.

Né à Paris, il vit aujourd'hui à Marseille.